

LE MADAWASKA

La Cie d'Imprimerie du Madawaska

EDMUNDSTON, N. B. 6 FEVRIER 1919

G.-E. DION, Administrateur

St Jacques, N.B.

Février le 2, 1919.

Le Madawaska,
Edmundston, N. B.
M. le Rédacteur :

De retour au foyer depuis quelques jours et un peu remis des fatigues du voyage, je me fais un devoir de venir souhaiter aux Lecteurs et Amis du Madawaska, que je n'ai pas encore eu le plaisir de rencontrer personnellement, un GRAND BONJOUR.

Le 11 de novembre dernier, lorsque l'armistice fut signé, le vieux Maire de Larderet, Jura, les yeux mouillés, la voix tremblante et me pressant la main dans les deux siennes, me dit : "Sergent, ce matin je ne sais si je dois rire, chanter ou pleurer. Vous savez que deux de mes fils sont déjà tombés au champ d'honneur ; cette nuit on m'avertissait que le troisième était blessé, et ce matin, voici que la France est libérée, l'Allemagne capitulée. Puis poussant un soupir qu'alors je n'ai pu interpréter, il s'écria : "NOUS LES AVONS, VIVE LA LIBERTE, VIVE LA FRANCE !"

M. le Rédacteur, ces divers sentiments et émotions d'un vieux patriote français, je les ai sentis et éprouvés dans leur intensité, à mon retour chez moi. J'avais le regret de laisser mon fils soldat, en Angleterre, où il doit subir une autre opération, j'éprouvais la douleur de constater les vides causés par cette vilaine Grippe Espagnole, j'avais la satisfaction de revoir plusieurs visages amis et surtout le plaisir de retrouver ma Famille. Alors, peut-être stimulé par le souvenir des paroles du vieux maire du Jura, je n'ai pu m'empêcher de crier, VIVE LE FOYER, VIVE LE MADAWASKA, VIVE LE CANADA.

Le Madawaska, dans son dernier numéro m'invitait gracieusement à faire profiter nos lecteurs, de mes observations. Je m'en ferai un grand plaisir. Dès que je serai licencié de l'armée et que le temps me le permettra, à l'aide des notes prises à dates et sur places, nous ferons ensemble le voyage en Europe. Nous y visiterons des vieux châteaux, parlerons des mœurs et costumes des habitants, assisterons à des raids de Zeppelins, passerons dans NO MAN'S LAND et décrirons en détail les travaux du Corps Forestier.

Le temps me manque aujourd'hui pour écrire plus longuement, mais je ne saurais clore cette correspondance sans adresser mes sincères remerciements à toute personne qui a daigné témoigner des marques de sympathie, à ma famille, durant mon absence, dans ses troubles, ses épreuves et ses deuils.

Veuillez me croire,
M. le Rédacteur,
toujours,
J. A. CHAREST.

Pour être heureuse

La première condition pour être heureuse est de ne pas croire au bonheur. C'est de constater que ses rêves ne sont que des bulles de savon irisées et multicolores qui brillent un moment au soleil et s'évaporent dans l'azur. Plus on est résigné à tout ce qui arrive : devoirs, peines, travaux, moins l'on a de désirs, plus on est susceptible d'éprouver de la joie.

Le Bonheur c'est de savourer minute par minute les quelques heures vraiment joyeuses qui traversent sa destinée sans s'inquiéter des chagrins qui les suivront. C'est oublier sa propre détresse pour encourager d'un sourire confiant une autre âme désolée, c'est marcher sereine vers le but, certaine de trouver toujours une occasion de se donner et de se dévouer. C'est aimer bien que l'on recevra peu ou rien en échange, et c'est en dépit des épreuves écrasantes et multiples, écouter au fond de son cœur la voix qui proclame l'excellence de la vie, quand elle est bien orientée.

C'est ce Bonheur, mes chères lectrices, que je vous souhaite pour 1919, c'est le seul dont nous puissions être sûres et le seul qui sera à notre portée. L'horizon a beau être noir, la tempête peut s'annoncer sur nos têtes, rien n'empêchera celle qui sont décidées à la lutte, d'accomplir jour par jour, heure par heure, les petites actions quotidiennes qui font les vies bien remplies et les cœurs satisfaits ; parce qu'elles sont l'accomplissement du devoir qui revêt tant d'aspects différents mais, qui, pour une âme consciencieuse n'est que l'expression de la Volonté de Dieu.

'Une petite Madawaskaïenne.'

Notes

Les journaux nous apprennent qu'il vient de mourir à l'âge de 97 ans un nommé Maurice Roux, ancien serviteur du grand poète Lamartine. On se demande par ici s'il y a encore des serviteurs de Bossé !!!

Tout ne semble pas marché comme sur des roulettes à la conférence de la paix. Le président Wilson a des idées à lui dont il ne semble pas vouloir démorde. Espérons qu'il n'y aura là que des discussions et que tout va s'arranger pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Un journal américain disait l'autre jour que les Etats-Unis avaient remporté une gloire immense de la grande guerre, mais qu'il ne fallait pas oublier que cette gloire n'avait pas coûté bien cher à la grande République et que la France, la Belgique, l'Angleterre, l'Italie et même la Russie avaient payé la grosse partie des

frais. Il ne faudrait pas que Wilson oublie cela à la conférence de la paix.

La police de Montréal s'est mise en grève il y a quelque temps et les journaux nous rapportent qu'elle a gagné son point. Pourvu que la force constabulaire d'Edmundston n'en fasse pas autant ! !!!

On est en train d'organiser un club de Base Ball à Edmundston. Nous nous réjouissons de cette nouvelle, car les amusements sains ne sont pas trop nombreux dans notre petite ville. Mais à propos, ne serait-ce pas le temps de rappeler que le terme Base Ball se traduit en français par "Balle au champ". Pourquoi ne pas dire ainsi quand nous parlons français ? Ce serait tout aussi élégant et beaucoup plus correct.

A propos de divertissements, il ne faudrait pas oublier qu'il y a une loi qui défend aux enfants de moins de 16 ans d'assister aux représentations de Vues Animées sans être accompagnés des parents ou d'un gardien. Voilà une loi fort sage et qui devrait être mise en vigueur à Edmundston. Les vues animées ne sont pas une école de bien pour les enfants. Le contraire a été bien des fois prouvé devant les tribunaux.

Paroisse de Clair

District No. 1
Assiduité parfaite sur 40 élèves
Christine Beaulieu, Fortunat Beaulieu, Liguori Beaulieu, Valérie Beaulieu, Mattie Caron, Patrick Caron, A. Bénie Chassé, Anita Chassé, Henri Chassé, Roland Chassé, Lydia Daigle, Yvonne Daigle, Wilfrid Garity, Gertrude Lévesque, Laura May Lévesque, Nicée Lévesque, Léona Ouellet, Wilfrid Ouellet, Anne Ida Soucy, Elina Soucy, Eva Soucy.

Mois de Janvier
Notes conservées sur 444.
Grade V
Nicée Lévesque 441, Lydia Daigle 440, Eva Soucy 437, Alma Nadeau 420.

Grade IV
Mattie Caron 437, Albertine Lang 418.

Grade III
Yvonne Daigle 438, Gertrude Lévesque 436, Elina Soucy 436, Isabelle Morin 386, Emile Lang 382, Yvonne Bernier 328, Lorenzo Bernier 293.

Grade II
Patrick Caron 444, Anita Chassé 443, Laura May Lévesque 443, Liguori Beaulieu 441, Christine Beaulieu 440, Léona Ouellette 439, Albert T. Lang 328, A. Bénie Chassé 428, Cécile Thibault 196, Léonard Garity 109.

Grade I
Valérie Beaulieu 443, Henri Chassé 443, Roland Chassé 443, Garity 441, Christine Beaulieu 440, Anne Ida Soucy 437, Wilfrid Ouellette 433, Willie Collin 421, Gertrude Collins 431, Urby Collins 419, Henri Collins 417, Azilda Lang 418, Laurent Caron 383, Edmond Lévesque 370, Claude J. Lang 338, Gertrude Ouellette 344, Joseph Ouellet 193.

D. Daigle, Institutrice.

NAISSANCE

M. et Mme Frank H. Bourgoin, ont l'honneur de faire part à leurs parents et amis, la naissance d'un joli gros garçon, né le 1er février, et baptisé sous les noms de Paul Emile, Lucien.

Parrain et marraine : M. Emile Bourgoin, et Mlle Marie Cyr, oncle et tante de l'enfant.

Cultivateurs lisez
"Le Madawaska"

Habitant

Un habitant, chez nous, est un cultivateur, un homme qui fait valoir un fonds de terre. — Qu'est-ce que vous faites ? — Qu'elle est votre occupation ? — Je suis habitant. — Les habitants vont vendre leurs produits au marché.

Comment le mot habitant a-t-il pris, chez nous, cette acception de cultivateur ? C'est une question historique, plutôt que philologique, et tout a été dit là dessus : il n'y a qu'à rappeler en quelques mots les observations de Sulte et de Fédard.

Dans les premiers temps de la colonie il venait en Nouvelle-France des soldats des trafiquants, des commis, des fonctionnaires ; ceux-ci ne faisaient que passer, remplissaient leurs fonctions, y faisaient leur commerce, mais ne s'y attachaient point. n'y demeuraient qu'un temps, et enfin retournaient en France. C'étaient souvent des engagés employés par les compagnies de traite, des voyageurs, des hivernants, etc.

Mais il en vint d'autres, aussi qui furent les véritables colons, se fixèrent au Canada avec l'intention d'en faire leur patrie. Pour fonder ici une famille, pour y vivre, que faire ? Prendre possession du sol, défricher, cultiver. Ces colons de vinrent donc des cultivateurs établis sur des terres, propriétaires de domaines d'habitants. On les appelle les habitants, pour les distinguer des autres, les hivernants, les trafiquants, les fonctionnaires.

Les habitants avaient fait acte de séjour ; ils constituèrent le groupe des Canadiens. Ceux qui gardaient l'espoir d'un retour en France, qui n'étaient pas attachés au sol du Canada, restèrent des Français.

C'est ainsi que les habitants sont nos ancêtres, les fondateurs de notre petite patrie. C'est d'eux que nous descendons, et non des hivernants.

On n'a peut-être pas assez remarqué que cette acception du mot habitant n'a rien d'extraordinaire et qu'elle est conforme à l'usage reçu.

Qu'est-ce qu'un habitant, en français ? C'est d'abord, sans doute, celui qui habite en un lieu quelconque : "Les habitants de la canada, les habitants d'une ville, les habitants d'une maison ;" mais spécialement, c'est aussi celui qui possède un domaine, une habitation, dans une colonie ; "les habitants de la Martinique, un habitant de la Guadeloupe". On devait donc, en bon français, appeler spécialement habitant du Canada celui qui possédait dans cette colonie un domaine.

Or, le grand nombre des vrais colons qui vinrent habiter le Canada s'y établissant sur des terres pour les défricher, les cultiver. Appeler quelqu'un habitant, c'était donc affirmer qu'il était fixé au Canada, qu'il en avait fait sa patrie, qu'il y possédait un domaine, et, par une légère restriction de sens, qu'il cultivait la terre où il demeurait. Habitant devint synonyme de cultivateur, et plus particulièrement encore de cultivateur propriétaire.

Cette restriction de sens, que l'histoire explique bien, n'est pas contraire au génie de la langue. On la retrouve presque dans cette phrase de Fénelon : "La terre ne demande ici qu'à enrichir les habitants, mais les habitants manquent à la terre."

On a remarqué que nos habitants n'aiment pas qu'on les appelle "paysans". N'ont-ils pas raison ?

On peut être un paysan, un homme de la campagne, sans être nécessairement un cultivateur et surtout sans posséder aucune partie du sol de la patrie. L'habitant est plus que le paysan, c'est ce que

LA BANQUE PROVINCIALE DU CANADA

Siege social : MONTREAL
SUCCURSALES DANS LA PROVINCE :

Caraquet, M. P. E. Moreault, Gerant
Bathurst, A. Alain, Gerant
Edmundston, F. H. Bourgoin, Gerant
Moncton, J. E. St-André, Gerant
Norton, A. C. L. Hastings, Gerant
St-John, D. W. Harper, Gerant

1o—Vous pouvez déposer vos argents toujours remboursables à demande et recevoir 3% d'intérêt l'an ; les dits intérêts étant capitalisés ou payés tous les six mois, le 30 juin et le 31 décembre de chaque année.

2o—En vertu de règlements particuliers à cette banque, les argents confiés à son département d'épargne sont contrôlés par un comité de censeurs. Ces messieurs examinent mensuellement les placements faits, en rapport avec ces dépôts, assurant ainsi aux déposants la plus grande protection possible.

3o—Pour la commodité de tous, des dépôts de toutes sommes, depuis (\$1.00) un dollar sont acceptés au département d'épargne.

Deux ou plusieurs personnes peuvent aussi ouvrir un compte conjointement.

Nous sollicitons respectueusement votre encouragement et votre patronage

Chevaux ! Chevaux !

Les amateurs de bons et de beaux chevaux trouveront chez moi, à des conditions faciles, et, à des prix les plus bas pour la qualité, chevaux de voiture et chevaux d'ouvrage.

J'aurai toujours ce qu'il y a de mieux sur le marché

Avant d'acheter ailleurs, ne manquez pas de venir visiter mes étables.

SATISFACTION GARANTIE

J'ai une grande expérience dans ce commerce et les chevaux que j'importerai au Madawaska seront des chevaux choisis.

Venez voir pour vous-mêmes

JOS. TETU,

Rue St-François, EDMUNDSTON, N. B.

M l'abbé Camille Roy a fort bien dit : "Les paysans, en d'autres pays d'Europe, ne sont, le plus souvent que des mercenaires sur des terres qui ne leur appartiennent pas : l'habitant canadien est propriétaire des sillons qu'il a retournés ; il règne sur son bien ; il est hôte permanent, il habite où il travaille."

En vérité, être habitant, chez nous, c'est un titre : l'habitant est le vrai Canadien celui, de qui est sortie, la race, celui qui a fait la patrie, et qui la garde encore.

"Conseillons ce mot," a dit Oscar Dunn.

Adjutor Rivard.
(Le Canada français)

"Tu l'embrasses de ma part !"

Le général Pétain est fort aimé de ses soldats. Sous sa rudesse apparente, il dissimule un fond de bonhomie cordiale, qui lui vaut l'affection respectueuse de tous ceux qui sont sous ses ordres.

Un adjudant nous a conté cette histoire dont il fut le témoin. Lors d'une réception récente, au moment où l'on attendait le quatrième offensive boche, le général remarqua sur le front de ses troupes un fantassin dont le visage était visiblement barré d'un souci. Il s'approcha :

—Qu'y a-t-il mon brave ? Ca ne va pas ?
—Ah ! mon général, mon général...
—C'est que, mon général... j'ai

ma femme qui vient d'avoir un bébé et je voudrais bien les voir tous les deux avant le grand coup de torchon.

—Entendu, mon ami.
Et se tournant vers le capitaine de la compagnie :

—Vous allez faire partir cet homme immédiatement. Quatre jours de permission. Motif exceptionnel.

—Le heureux poilu, au comble de la joie, salue, remercie avec une effusion un peu gauche et disparaît.

Quinze jours plus tard, le général qui est un merveilleux physiologiste reçoit le soldat :

—Eh bien, et cette permission ?
—Mon général... mon général...
—C'est un garçon ?
—Oui, mon général. Et même je voudrais bien vous dire deux mots en particulier.

Pétain sourit :
—Est-ce donc un si grave secret que cela ?
—Oh ! oui, mon général !
—Venez avec moi.

Et quand ils furent tous deux à l'écart :

—Maintenant nous sommes seuls. Qu'as-tu à me dire ?
—Ah ! je n'oserais jamais, mon général !

—Allons ! je te l'ordonne !
—Voilà, mon général... Avant de repartir, ma femme m'a dit :

"Ton général Pétain, c'est vraiment un chic type, tu l'embrasseras de ma part !"

—Et bien ! qu'est-ce que tu attends ?
Et dans l'accolade qui réunit les deux hommes, il y eut quelque chose de plus qu'un geste affectueux : une larme coula.

Vint elle du grand chef ou de l'humble soldat ? On ne sait pas. Mais trouverait-on de semblables traits dans toutes les armées allemandes ?...